

Le miroir du passé familial dans *Le Labyrinthe du monde* de Marguerite Yourcenar

Nada Đurić

Faculté de Philologie, Université de Belgrade*

Le Labyrinthe du monde, composé de trois tomes (*Souvenirs Pieux*, 1974 ; *Archives du Nord*, 1977 ; *Quoi ? L'Éternité*, 1988, posthume) est l'œuvre finale d'une écrivaine affirmée qui revient aux sources de son écriture. Le diptyque initialement conçu par Yourcenar se transforme en trilogie en raison de l'emprise de l'écriture, ainsi que de l'ambition de reconstruction totalisante du passé familial. En nous appuyant sur les réflexions de Paul Ricœur (*La mémoire, l'histoire, l'oubli*) et d'Anne Muxel (*Individu et mémoire familiale*), nous souhaitons examiner le récit du passé familial en tant que mode d'actualisation du passé. Nous examinerons la configuration du récit de famille par rapport aux traitements accordés aux modes d'actualisation du passé, aux sujets d'attribution du souvenir, ainsi qu'aux fonctions de la mémoire familiale. Nous montrerons que la poétique de l'écriture du passé familial s'accorde avec la représentation de la construction de soi par l'écriture.

Mots-clés : Marguerite Yourcenar, *Le Labyrinthe du monde*, passé, famille, mémoire.

1. Introduction

Le Labyrinthe du monde, composé de trois tomes (*Souvenirs Pieux*, 1974 ; *Archives du Nord*, 1977 ; *Quoi ? L'Éternité*, 1988, posthume) est l'œuvre finale d'une écrivaine affirmée qui revient aux sources de son écriture. Le lecteur suit les générations successives de deux familles qui se sont entrecroisées en la personne de Yourcenar, qui se penche avec une attention particulière sur les vies de ses parents, mais traite sa propre vie de manière épisodique.

Étant donné que la reconstruction du passé par le biais de l'histoire de famille est la ligne directrice de la trilogie, nous nous proposons d'examiner la manière dont les possibilités d'actualisation du passé sont réalisées par la mise en récit du passé familial dans *Le Labyrinthe du monde*. Pour ce faire, nous présen-

* nadja.djuric@fil.bg.ac.rs.

terons dans un premier temps les caractéristiques majeures de ce texte en insistant sur le lien entre la reconstruction du passé et la construction de soi par l'écriture. Nous chercherons ensuite à situer la notion des « modes d'actualisation du passé » dans un cadre théorique en nous appuyant sur les analyses de Paul Ricoeur, pour nous tourner finalement vers une observation des spécificités inhérentes au récit de famille en nous référant aux fonctions de la mémoire familiale repérées par Anne Muxel, ce qui constituera une grille d'interprétation de la trilogie familiale de Yourcenar.

2. *À la recherche du miroir*

Si l'on pourrait facilement appliquer la métaphore du « miroir du passé » à tout récit rétrospectif, la trilogie familiale de Yourcenar s'y prête à plus d'un titre. D'abord par la volonté de totalisation du passé, qui fait du *Labyrinthe du monde* un texte génériquement indécidable : puisque l'écrivaine souhaite traiter le passé dans ces multiples aspects, elle combine les stratégies narratives qui ressortent des genres divers. Bien que cette problématique générique soit travaillée de manière approfondie dans la critique yourcenarienne, dans le cadre de ce travail nous nous pencherons uniquement sur la définition proposée par Yourcenar elle-même : « les chroniques familiales et partiellement autobiographiques » (Yourcenar 1982 : IX). Définie comme « recueil de faits historiques rapportés de manière détaillée selon l'ordre de leur succession dans le temps » (Gorp 2005 : 94), la chronique est actuellement perçue comme « une forme transgénérique, témoin paradigmatique de l'éclatement des genres » (Sousa de Almeida et al. 2014), ce qui correspond à la volonté de l'écrivaine. Il est tout aussi important de constater ce qu'elle rejette en choisissant cette dénomination : la dimension biographique est à la fois admise et relayée au second plan, en accord avec l'aver-sion de Yourcenar pour l'écriture du récit de sa propre vie. Dans *Le Labyrinthe du monde*, l'autobiographie se trouve imbriquée avec la biographie, le document avec la fiction, le récit de l'autre avec le récit de soi.

Pourtant, dans la définition donnée par Yourcenar, l'adjectif « familiales » s'avère essentiel : il rend compte de la spécificité d'un texte où le récit autobiographique et le récit des événements historiques sont réfractés par l'histoire familiale. Yourcenar avait d'abord conçu un diptyque pour traiter séparément les deux lignées de sa famille. Dans le premier volume, elle avait l'intention « d'évoquer un couple de la Belle Époque, mon père et ma mère, puis de remonter au-delà d'eux vers des ascendants maternels installés dans la Belgique du XIX^e siècle, et ensuite, avec plus de lacunes et des silhouettes de plus en plus linéaires, jusqu'au Liège rococo, voire jusqu'au Moyen Âge » (Yourcenar 1991 : 953). Dans le deuxième volume, une « démarche contraire » a été envisagée : Yourcenar souhaite partir de ses ancêtres paternels pour arriver, « diminuant d'autant la largeur du

champ de vue, mais précisant, cernant davantage les personnalités humaines », au mariage de ses grands-parents, au récit de la vie de son père et à l'évocation de sa propre enfance, mais elle prévoit également la possibilité d'écrire « jusqu'au moment où la plume me tombera des mains » (Idem). Le diptyque initialement conçu par Yourcenar se transforme en trilogie en raison de l'emprise de l'écriture et de l'ambition de reconstruction totalisante du passé familial. De plus, dans les derniers chapitres du troisième volume, inachevé et publié après la mort de Yourcenar, on remarque un changement d'approche et d'orientation. Il est question des chapitres consacrés aux époux de Reval : Jeanne, l'amie de la mère et l'amante du père, mère rêvée et femme idéale, devient un personnage littéraire dans la mesure où Yourcenar se projette en elle et écrit son histoire en adoptant une stratégie d'écriture romanesque. Dans le dernier chapitre, centré sur le mari de Jeanne, Egon de Reval, Yourcenar reprend l'ambiance et le contexte historique de son ouvrage *Le Coup de grâce* : ainsi son texte de fiction est actualisé pour être intégré à sa propre histoire familiale. L'augmentation du nombre de volumes ne correspond pas seulement à la quantité des récits qu'il faut englober, mais surtout à la nécessité intérieure d'un changement qualitatif dans la manière dont on aborde le passé familial.

Alors que, Yourcenar vivante, les interprétations de ses textes restaient sous contrôle de l'autorité de l'écrivaine et suivaient le chemin tracé par ses préfaces, après sa mort la critique s'est orientée vers des problématiques portant davantage sur la construction du sujet, insistant sur le poids de l'absence maternelle ainsi que sur le traumatisme de la naissance. *Le Labyrinthe du monde* commence justement par l'accouchement, événement doublement fondateur, puisque la naissance de la fille signifie la mort de la mère (Fernande de Crayencour est morte peu après l'accouchement d'une fièvre puerpérale). À cette première perte s'ajoute un manque total de transmission symbolique, puisque personne ne parle d'elle à Marguerite : enfant, Yourcenar grandit donc avec des figures maternelles de substitution ; adulte, elle prend la maternité en dégoût (et certaines interprétations le prennent pour une forme de culpabilité détournée). Cette attitude est présente même dans le récit de l'accouchement :

On refit les gestes faits depuis des millénaires par des successions de femmes : le geste de la servante qui remplit précautionneusement un bassin, le geste de la sage-femme qui trempe la main dans l'eau pour s'assurer qu'elle n'est ni trop chaude ni trop froide. La mère trop exténuée pour supporter une fatigue de plus détourna la tête quand on lui présenta l'enfant. (Yourcenar 1991 : 722)

Le geste qui fait défaut est celui de la mère : Yourcenar imagine que sa mère n'a pas regardé l'enfant qu'on lui présentait. La métaphore du miroir est de nouveau pertinente, mais cette fois-ci il s'agit du miroir que représente le regard de la mère pour le bébé. Comme le soutenait Donald Winnicott, le bébé n'existe

pas, c'est la dyade mère-enfant qui existe au début. « Winnicott demande : “Que voit le bébé quand il ou elle regarde le visage de la mère ?” Et il suggère qu'ordinairement, ce que le bébé voit, c'est lui-même ou elle-même. » (Lehmann 2007). Le bébé se met à exister dans la réciprocité de ce regard : « Quand je regarde je suis vu, donc j'existe » (Idem). Le miroir du monde serait donc nécessaire à Yourcenar qui n'a pas pu bénéficier du miroir du regard maternel (et l'investissement de son père, Michel de Crayencour, n'était pas suffisant pour combler cette absence). Il faut donc recomposer le miroir, il lui faut recréer le monde elle-même pour que son image puisse lui être renvoyée. Elle remplace ainsi la mère par le monde (d'où le fantasme du monde avant même la naissance de l'homme) pour la retrouver ensuite par une adoption symbolique, ce qui est évident lorsqu'elle imagine le visage de Jeanne de Reval se pencher sur elle :

C'est peut-être parce que je veux que cette promenade ait été une sorte d'enlèvement loin du petit monde domestique connu, une espèce d'adoption, que j'ai préféré imaginer ce beau visage penché sur moi, cette voix plus douce que celle de Barbe, cette étreinte de doigts intelligents et légers. (Yourcenar 1991 : 1273)

Pendant, dissoudre son identité filiale dans l'universel n'équivaut pas à recréer la structure familiale en tant qu'expérience concrète. Pour cette raison, comme l'explique Simone Proust, Yourcenar se tourne vers le bouddhisme, qui est un mode de pensée correspondant à son vécu, et qui l'attire par « sa mystique de fusion dans le grand Tout » (Proust 1997 : 332) :

En raison de la double absence, en son cas, du père et de la mère, le christianisme ne peut fournir le schéma idéologique autorisant la sublimation de ce qu'elle vit, et la distribution des rôles respectifs malgré la blessure de l'enfance : comment écrire un « roman familial » dans une tradition chrétienne alors que pour elle, il s'agit du roman de l'absence de la famille ? (Proust 1997 : 331)

Même la conception de la temporalité dans *Le Labyrinthe du monde*, où se déploie — parallèlement avec la conscience historique — une ouverture vers l'atemporel et l'universel, est déterminée par une conception d'universalité qui tient beaucoup du bouddhisme, puisque « l'universel n'est plus médiatisé par le sujet » (Proust 1994 : 119). La coprésence de strates temporelles rend possible ce que Yourcenar appelle « les jeux de miroirs du temps », produits par l'« entreprise quasi nécromantique » (Yourcenar 1991 : 841) de la transposition des écrits d'Octave Pirmez, son grand-oncle maternel, ou par une coïncidence plus troublante lorsque Jeanne croit apercevoir Michel à la villa Adriana, qu'il ne visitera que quinze ans plus tard avec sa fille.

3. *Les modes d'actualisation du passé et l'attribution du souvenir*

De quelle manière raconter alors l'histoire familiale pour recomposer le miroir du passé ? Quels sont les modes d'actualisation du passé privilégiés ou négligés et de quelle manière l'écrivaine s'en empare-t-elle ? Comment leur utilisation est-elle adaptée à un projet particulier de reconstruction du passé familial ainsi que de l'identité de celle qui est à la fois l'enfant et l'écrivaine, bien qu'elle refuse initialement cette identification ?

Dans le cadre de ce travail, lorsque nous évoquons les modes d'actualisation du passé, nous nous référons aux trois modes possibles : souvenir, mémoire familiale, histoire. Cette distinction nous permet d'envisager la poétique du récit de famille d'une manière qui discerne les différents moyens d'en rendre compte allant de pair avec les distances changeantes tenues par le sujet qui écrit. Yourcenar, qui n'omet pas de décrire sa manière de procéder, surtout dans les deux premiers volumes, l'explique comme suit :

Je profite de la vitesse acquise dans les pages qui précèdent pour mettre par écrit le peu que je sais de la famille de Fernande et des premières années de celle-ci. Pour la plongée dans son passé ancestral, je me sers des maigres informations glanées dans des généalogies ou des ouvrages d'érudits locaux. Pour les années plus récentes, je dépends des souvenirs de Fernande retransmis à travers Michel. L'histoire de mon milieu paternel, dont je connais mieux les détails, celle de mon père, que j'entrevois à travers des bribes de récits qu'il m'a faits et refaits, tiennent déjà de plus près à la mienne, et il en est de même de la description des lieux-dits et des régions où j'ai passé ma petite enfance. Elles sont inséparables de mes propres souvenirs et viendront plus tard. Ce qui suit immédiatement m'est au contraire en grande partie étranger. (Yourcenar 1991 : 749)

Nous pouvons constater qu'elle distingue nettement : ses propres souvenirs et sa propre histoire ; les histoires racontées ou transmises par son père (d'autres membres de la famille peuvent également servir comme source d'informations) qui lui permettent de s'approprier des connaissances sur un milieu et des événements qu'elle n'a pas pu connaître directement ; finalement, les connaissances acquises grâce aux documents et sources historiques.

La catégorisation que nous adoptons en l'occurrence correspond dans un premier temps à une conceptualisation intuitive, mais elle est également développée dans des ouvrages théoriques. Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* Paul Ricœur problématise d'abord la distinction entre la mémoire personnelle (que nous désignons comme souvenir) et la mémoire collective, et ensuite celle entre la mémoire et l'histoire. Étant donné que notre analyse est consacrée principalement au passé familial dans le texte de Yourcenar, nous nous bornerons à constater que Ricœur affirme que « l'autonomie de la connaissance historique par rap-

port au phénomène mnémonique demeure la présupposition majeure d'une épistémologie cohérente de l'histoire en tant que discipline scientifique et littéraire » (Ricœur 2000 : 168–169). Dans la trilogie familiale de Yourcenar, les documents historiques ont évidemment un rôle important, et son approche est analysée par la critique en relation à la Nouvelle Histoire et au possibilisme. Toutefois, il demeure possible d'écarter temporairement la conscience historique comme mode d'actualisation du passé pour mettre en avant les deux autres modes et observer plus attentivement la dialectique entre la mémoire individuelle et la mémoire collective. Lorsqu'il est question de cette distinction, Ricœur se demande : « la mémoire est-elle à titre primordial personnelle ou collective ? » (Ricœur 2000 : 112). Il oppose la problématique de la subjectivité radicale qui ne permet pas l'attribution de la mémoire à un sujet collectif, à une position antithétique qui « a surgi avec la naissance des sciences humaines » (sur le modèle des sciences dures) et qui insiste sur l'objectivité, désignant la mémoire individuelle comme problématique ; les deux s'opposent « mais dans des univers de discours devenus étrangers l'un à l'autre » (Ricœur 2000 : 114).

Dès lors, la question principale devient celle d'attribution de la mémoire : qui se souvient ? Quel individu ou quelle communauté pourrait-on désigner comme sujet de l'activité mémorielle ? Pour dépasser l'aporie à laquelle mène la confrontation entre « la sociologie de la mémoire collective et la phénoménologie de la mémoire individuelle » (Ricœur 2000 : 152), après avoir étudié la tradition du regard intérieur avec Augustin, Locke et Husserl, et le regard extérieur avec Maurice Halbwachs, Ricœur dirige son analyse vers la question de l'attribution du souvenir qui se trouve au cœur du problème. Il en étudie les différentes facettes : le suspens d'attribution nécessaire pour « donner une teneur descriptive stable aux prédicats psychiques » (Ricœur 2000 : 154) ; le rattachement de la mémoire à la sphère du soi ; le phénomène d'attribution multiple et la dissymétrie entre l'attribution à soi et l'attribution à l'autre, terminant par la suggestion suivante qu'il faut comprendre comme une voie médiane :

Entre les deux pôles de la mémoire individuelle et de la mémoire collective, n'existe-t-il pas un plan intermédiaire de référence où s'opèrent concrètement les échanges entre la mémoire vive des personnes individuelles et la mémoire publique des communautés auxquelles nous appartenons ? Ce plan est celui de la relation aux proches, à qui nous sommes en droit d'attribuer une mémoire d'un genre distinct. Les proches, ces gens qui comptent pour nous et pour qui nous comptons sont situés sur une gamme de variation des distances dans le rapport entre le soi et les autres. (Ricœur 2000 : 161)

La proximité est conçue comme un rapport dynamique avec des variations de distance, mais Ricœur précise bien : « Le lien avec les proches coupe transversalement et électivement aussi bien les rapports de filiation et de conjugnalité que les rapports sociaux dispersés selon les formes multiples d'appartenance

ou d'ordre respectifs de grandeur » (Ricoeur 2000 : 162). De cette manière, en distinguant les proches comme des sujets d'attribution du souvenir positionnés entre l'individu et le collectif, en introduisant la notion de « mémoire partagée », Ricoeur nous donne un cadre théorique où l'on peut inscrire la distinction entre le souvenir, la mémoire familiale et l'histoire. Les membres de la famille pourraient se présenter comme une sous-catégorie des proches évoqués par Ricoeur, et le sujet qui se trouve au centre d'un réseau de récits de famille, en tant qu'héritier et narrateur privilégié de ces récits, disposerait à la fois de ses propres souvenirs et de la mémoire partagée.

Mais quelles seraient les spécificités de cette mémoire partagée si elle se partage justement entre les membres d'une famille ? Pour répondre à cette question, nous nous tournerons maintenant vers une étude sociologique de la mémoire familiale.

4. *Les fonctions de la mémoire familiale*

Dans son ouvrage *Individu et mémoire familiale*, Anne Muxel distingue trois fonctions de la mémoire familiale : la fonction de transmission, « s'inscrivant dans la continuité d'une histoire familiale et s'attachant à en perpétuer les particularismes » ; la fonction de reviviscence, « liée à l'expérience et au vécu personnel » ; la fonction de réflexivité, « tournée vers une évaluation critique de sa destinée » (Muxel 2007 : 13). La fonction de transmission correspond donc à un « nous » porteur d'un discours normatif ancré dans le temps collectif ou historique pour s'inscrire dans une histoire collective ; la fonction de reviviscence¹ produit un discours subjectif — le sujet (« moi ») cherche à revivre son passé tout en s'ouvrant vers un temps extratemporel ; finalement, la fonction de réflexivité se manifeste dans un discours objectivant : par le biais du rapport à un temps rétrospectif, « je » négocie mon passé pour me projeter dans un devenir (Muxel 2007 : 39). Même si Anne Muxel traite de la mémoire familiale sous un angle sociologique et que ses analyses s'appuient en général sur des témoignages dont la valeur est documentaire et non littéraire, son approche ainsi que la catégorisation qu'elle propose s'avèrent être tout à fait applicables à l'étude d'un texte littéraire où la question de la mémoire familiale s'exhibe comme centrale. En outre, la problématique de la construction de soi n'est pas du tout absente de l'étude de la mémoire familiale : Muxel est d'accord avec Halbwachs pour déclarer que la mémoire familiale est « toujours arbitrée à partir d'un point de vue individuel » (Muxel 2007 : 8). Elle affirme :

Ainsi la mémoire familiale est-elle d'abord une histoire personnelle et sa reconstruction. Il y a du roman en elle. Une fiction vraie à travers laquelle l'individu,

¹ La fonction de reviviscence chez Anne Muxel correspond en fait au souvenir compris comme un des trois modes d'actualisation du passé ; nous adoptons ici sa terminologie.

mobilisant son passé, se donne du sens. Cela plus ou moins volontairement et bien entendu plus ou moins consciemment, mais l'inconscient est aussi un fécond romancier. (Muxel 2007 : 10)

Les trois fonctions de la mémoire familiale, loin d'être perçues comme fixes et immuables, peuvent être activées à des degrés différents et de façon différente : la forme particulière de l'actualisation du passé dans un texte traitant de l'histoire familiale serait donc déterminée par le caractère distinctif de chaque fonction et par leur imbrication mutuelle.

Selon Anne Muxel, à travers le prisme de la fonction de transmission, la mémoire familiale apparaît comme archéologique, car elle « s'énonce comme un récit des origines », en situant le sujet « dans la profondeur généalogique et dans le contexte historique d'une histoire familiale » ; référentielle, car elle mobilise un ensemble de valeurs et de références qui permettent d'évaluer le présent ; rituelle, dans la répétition des « modes d'expression et de communication dans les relations quotidiennes ou festives que l'on cherche à transmettre » (Muxel 2007 : 15–20). Le versant collectif de la mémoire familiale est donc abordé sous les trois aspects du mythe, du système de valeurs et du folklore familial. De ces trois aspects, le dernier concerne les relations entre les membres de la famille et de ce fait plutôt les thèmes que les stratégies d'écriture du récit de famille, mais les deux premiers aspects sont bien présents dans la trilogie de Yourcenar.

Yourcenar fouille les archives et fait des recherches exhaustives pour tracer sa généalogie dans le dessein d'évoquer tout un réseau de familles, pour la plupart de condition sociale aisée ; comme la vie sociale était stable et qu'on ne changeait pas souvent de domicile, les documents abondent. Elle aspire à élaborer une vision historique du passé familial, mais elle souhaite également dépasser la démarche archéologique pour recadrer le passé de sa famille dans une perspective universaliste. Elle procède donc à une reconstruction minutieuse du passé sans pour autant succomber au mythe de l'appartenance à une lignée familiale :

Mais il va sans dire que je n'ai pas trouvé les communs dénominateurs cherchés entre ces personnes et moi. Les similitudes que ça et là je crois découvrir s'effiloquent dès que je m'efforce de les préciser, cessent d'être autre chose que des ressemblances telles qu'il y en a entre toutes les créatures ayant existé. (Yourcenar 1991 : 806)

En même temps, elle évoque des modes de vie basés sur des systèmes de valeurs auxquels elle n'adhère pas forcément ; si son père est déjà un homme « perpétuellement en rupture de ban » (Yourcenar 1991 : 953), Yourcenar pousse davantage cette distanciation en adoptant une attitude critique envers les valeurs défendues par ses ancêtres. Cependant, le présent n'est jamais glorifié aux dépens du passé ; les deux s'éclairent mutuellement. Ce traitement particulier de la fonction de transmission, où la distance introduite dans la mémoire référentielle

s'accompagne d'un élargissement de perspective relatif à la mémoire archéologique, produit un texte où la reconstruction passionnée des existences concrètes est doublée d'une certaine impassibilité intellectuelle.

La seconde fonction, celle de reviviscence, est décrite par Anne Muxel comme une « mémoire intérieure, énoncée à partir de soi » ; il s'agit de « mettre en scène les souvenirs du temps de l'enfance et de la vie de famille » (Muxel 2007 : 23). C'est une mémoire qui annule le temps puisqu'elle ressuscite le passé qui se confond alors avec le présent, et une mémoire de nature visuelle, car elle est basée sur les images-souvenirs. Alors qu'elle est le centre même de l'œuvre de Proust, elle est plutôt négligée dans la trilogie familiale de Yourcenar. L'écrivaine se refuse dès le début ce rapprochement du passé et du présent lorsqu'il est question de son propre passé : elle le fait en postulant une différenciation radicale entre l'enfant qu'elle a été et la femme qu'elle est devenue. Cette distance a pour conséquence une séparation nette entre deux types de souvenirs d'enfance.

Yourcenar consacre un seul chapitre à ses souvenirs d'enfance (« Les miettes de l'enfance », dans le troisième volume) et ne choisit que rarement de se pencher sur eux dans le reste de l'œuvre, évitant autant que possible de se décrire ou d'analyser son identité antérieure. Dans les chapitres qui ne sont pas consacrés à son enfance, le souvenir est tout simplement un élément documentaire qu'il faut intégrer à l'évocation du passé familial. Il s'agit typiquement de commentaires qui ne font que ponctuer des fragments consacrés à ses ancêtres ou aux membres de sa famille plus proche. Ce type de souvenir fonctionne comme un témoignage qui sert à apporter un éclairage supplémentaire sur certaines personnes, ou à illustrer un propos.

Les souvenirs évoqués dans le cadre du chapitre sur son enfance sont nécessairement plus subjectifs, même si le refus initial d'identification persiste toujours. Cette tension donne lieu à une contradiction : aux considérations sur le défaut de souvenirs (« Ce souvenir un peu flou », « L'année suivante (ou était-ce la même ?) », « Ayant ainsi déversé des souvenirs plus ou moins disparates », Yourcenar 1991 : 1332, 1345), s'oppose une énumération de scènes, d'événements et d'objets dont Yourcenar se remémore, toujours avec une grande précision et sans hésitation lorsqu'il est question de les inclure à sa réflexion sur le monde et sur l'enfance en particulier. En outre, comme l'évocation des souvenirs d'enfance sous-entend une interprétation de faits passés, l'enfant se voit jugé en fonction de sa capacité interprétative. L'écrivaine explore les deux possibilités : d'un côté l'ignorance et l'incapacité de comprendre, prise en charge et relativisée par le regard adulte, de l'autre la connaissance préverbale ou le sentiment qui fournira par la suite matière au travail intellectuel.

On constate souvent la volonté d'insister sur le manque de capacités intellectuelle, affective ou verbale de l'enfant, ou alors de donner leur présence comme incertaine :

Je me plaçais en face d'elle, séparée de la sarcastique vieille dame par la circonférence de la nappe damassée, et par un espace de plus de soixante-dix ans dont ni elle ni moi n'avions conscience. (Yourcenar 1991 : 1339)

Un peu répugnant, un peu rassurant, c'était — mais je n'aurais pu alors l'exprimer ainsi — le bruit même du brassage des choses. (Yourcenar 1991 : 1340)

Plus âgée, j'aurais supplié qu'on le [son chien Trier] laissât près de moi jour et nuit ; j'aurais tâché de lui dispenser un peu de cette douceur que procurent aux hommes et aux chiens mourants la présence de ce qu'ils aiment. Mais l'enfance est lâche. (Yourcenar 1991 : 1345)

En même temps, Yourcenar prend soin de souligner et d'illustrer à plusieurs reprises la connaissance précoce, sinon innée des choses qui permet à l'enfant de se mettre à la place de l'adulte :

L'énorme différence entre ceux qui prêtent foi à un créateur qui protège et châtie et ceux qui reconnaissent quelque chose qu'on peut aussi bien nommer divin en tout et en eux-mêmes se marque de bonne heure. Ce n'est sûrement pas à trente ans, mais dès sa petite enfance que le prince Siddharta vit un malade, un infirme et un cadavre, tout au moins s'en est-il peut-être tu jusqu'à trente ans. (Yourcenar 1991 : 1333)

Quelle que soit la signification donnée à ces souvenirs, dans « Les miettes de l'enfance » ils apparaissent sous la forme d'une série d'images et d'anecdotes, et dans le dessein de présenter un panorama plutôt que de raconter une histoire. Si Yourcenar ne peut pas entièrement éluder le récit de son enfance, elle choisit de renoncer à la reviviscence pour configurer son texte davantage comme un essai sur l'enfance, ce qui lui permet de se dérober en partie à l'identification qui s'impose dans le cadre d'un tel récit.

Finalement, la troisième fonction de la mémoire familiale évoquée par Anne Muxel est la fonction réflexive : il ne s'agit plus de revivre le passé, mais de l'évaluer de manière intellectuelle pour en tirer le « sens d'une projection de soi dans l'avenir », « un cadre de pensée et d'action » (Muxel 2007 : 30). Puisqu'elle demande de revoir le passé en fonction de l'avenir souhaité et de la manière dont on désire organiser sa vie, cette mémoire doit se négocier. Elle peut se présenter sous la forme du trop-plein, encombrante et contraignante, ou sous celle du trop vide, si elle est marquée par le regret de ce qui n'a pas eu lieu ; elle peut aussi être réactive, et dans ce cas elle sert à proclamer sa différence et à se définir en s'opposant à la famille ou aux parents, mais elle peut également prendre la forme de la reconnaissance d'une dette envers les parents (Muxel 2007 : 33–36). La reconnaissance de la dette est certes présente lorsqu'il est question du rôle que le père a eu dans la formation intellectuelle de Yourcenar ; il en va de même pour l'influence symbolique de Jeanne de Reval, alors que l'absence de Fernande est présentée comme insignifiante. Dans *Le Labyrinthe du monde*, ce sont surtout les trois premiers aspects de la mémoire réflexive qui s'entrecroisent de manière si-

gnificative. Yourcenar s'oppose farouchement à toute interprétation qui donnerait de l'importance à la perte de sa mère : « Je m'inscris en faux contre l'assertion, souvent entendue, que la perte prématurée d'une mère est toujours un désastre, ou qu'un enfant privé de la sienne éprouve toute sa vie le sentiment d'un manque et la nostalgie de l'absente. Dans mon cas, au moins, les choses tournèrent autrement. » (Yourcenar 1991 : 744). Dans son cas, en effet, le silence familial sur la mère ne lui a pas donné de possibilité pour concevoir le manque ; elle se révolte donc contre ce qui n'a pas eu lieu, contre le manque qu'on lui a enlevé. Yourcenar a besoin de créer l'équivalent textuel d'une mémoire encombrante (mémoire des ancêtres ; mémoire, voulue objective, de la mère qu'elle n'a jamais connue ; mémoire fictionnalisée de la femme qu'elle a souhaitée pour mère) pour contrebalancer l'enlacement de la mémoire du manque et de la mémoire réactive.

L'examen des trois fonctions de la mémoire familiale dans *Le Labyrinthe du monde* nous a permis de constater que l'écriture du passé familial s'accorde avec la représentation de la construction de soi par l'écriture. La volonté de se construire soi-même et de maîtriser le passé au lieu d'en subir le poids correspond à une fonction de reviviscence affaiblie. Comme la reviviscence est rejetée, les deux autres fonctions s'imposent et s'exhibent dans un texte où le récit des origines s'élargit à l'histoire universelle, alors que la mémoire réflexive et la mémoire référentielle se soutiennent mutuellement pour créer un récit où le rapport à l'autre dont on hérite l'histoire se présente aussi comme le rapport à l'être humain et aux valeurs qu'il incarne. Enfin, la fonction de reviviscence réémerge dans le dernier volume, dans un récit à la troisième personne qui s'apparente davantage au roman qu'à la chronique. Ainsi Yourcenar reconstruit le passé familial pour se (re)construire : la métaphore du miroir s'avère juste pour rendre compte d'un récit de famille où l'on fait ressurgir le passé pour composer à la fois son identité.

Sources

Yourcenar 1982 : M. Yourcenar, *Œuvres romanesques*, Paris : Gallimard.

Yourcenar 1991 : M. Yourcenar, *Essais et mémoires*, Paris : Gallimard.

Références bibliographiques

Gorp 2005 : H. van Gorp, *Dictionnaire des termes littéraires*, Paris : Honoré Champion.

Lehmann 2007 : J. Lehmann, « Un concept méconnu de la clinique de Winnicott : le narcissisme primaire », *Che vuoi*, 2007/2 (N° 28), 39-53. En ligne
<<https://www.cairn.info/revue-che-vuoi-1-2007-2-page-39.htm>>. 21/09/2023.

Muxel 2007 : A. Muxel, *Individu et mémoire familiale*, Paris : Hachette littératures.

Proust 1994 : S. Proust, « La conception bouddhique de l'universalité et le projet autobiographique de Marguerite Yourcenar », in M. J. Vázquez de Parga, R. Poignault

- (dir.), *L'universalité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar, Volume 1*, Tours : Société d'Etudes Yourcenariennes, 119–135.
- Proust 1997 : S. Proust, *L'autobiographie dans Le Labyrinthe du Monde de Marguerite Yourcenar : L'écriture vécue comme exercice spirituel*, Paris : L'Harmattan.
- Ricœur 2000 : P. Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Éditions du Seuil.
- Sousa de Almeida et al. 2014 : Sousa de Almeida, T, Basilio, K, Morais, A, « Introduction », *Carnets* [En ligne], Deuxième série, 2 | 2014. <<https://journals.openedition.org/carnets/1252>>. 21/09/2023.

Нађа Ђурић

**Огледало породичне прошлости
у *Лавиринћу светиа* Маргерит Јурсенар**

У раду испитујемо актуализацију породичне прошлости у *Лавиринћу светиа*, породичној трилогији Маргерит Јурсенар, која садржи три тома: *Побожна сећања* (1974), *Архиве са севера* (1977) и *Шта? Вечности* (објављено постхумно 1988. године). Најпре ћемо указати на најзначајније одлике ове трилогије, последњег дела признате књижевнице, у коме је уочљива воља за потпуном реконструкцијом прошлости кроз својеврсну породичну хронику, али и жеља да се на тај начин обликује прихватљивији однос према личној прошлости. Ослањајући се на разматрања Пола Рикера, осврнућемо се затим на видове актуализације прошлости и могућност да се породично сећање припоји личним успоменама и историјском приступу прошлости, као трећи вид такве актуализације. Најзад ћемо понудити тумачење актуализације породичне прошлости у *Лавиринћу светиа* следећи анализе француске социолошкиње Ан Миксел која као три функције породичног сећања наводи преношење наслеђа, оживљавање прошлости и промишљање сопственог живота. Овај интерпретативни оквир пружиће нам могућност да потврдимо како се у *Лавиринћу* света конфигурација приповедања о породичној прошлости усклађује са конституисањем сопства кроз писање.

Кључне речи: Маргерит Јурсенар, *Лавиринћ светиа*, прошлост, породица, сећање.